S. Brent Plate, *Walter Benjamin, Religion and Aesthetics. Rethinking Religion through the Arts*

London, Routledge, 2005, 171 p.

Michael Löwy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/4024>

DOI : 10.4000/assr.4024

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 115-283

ISBN : 2-7132-2124-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Michael Löwy, « S. Brent Plate, *Walter Benjamin, Religion and Aesthetics. Rethinking Religion through the Arts* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-88, mis en ligne le 14 février 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/4024> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.4024>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

S. Brent Plate, *Walter Benjamin, Religion and Aesthetics. Rethinking Religion through the Arts*

London, Routledge, 2005, 171 p.

Michael Löwy

- 1 Voici une tentative originale de construire, à partir des écrits de Walter Benjamin, une « religion esthétique » ou une « esthétique religieuse » : en d'autres termes, d'interpréter l'esthétique d'un point de vue religieux, et inversement. L'auteur définit l'esthétique en partant de l'étymologie grecque du mot : « perception sensible ». Le rapport sensible au monde conduit à la création de symboles, mythes, et rituels, et ainsi, à la religion.
- 2 Dès l'introduction, l'auteur s'interroge : « je ne suis pas sûr que ce livre est *sur* Benjamin ». Le lecteur, à la fin de l'ouvrage, se pose la même question... En fait, reconnaît l'auteur, son travail est seulement « inspiré » par Benjamin, comme certains films sont inspirés par des ouvrages littéraires. Soit. Mais cela ne permet pas d'attribuer à Benjamin des idées ou des analogies qui lui sont étrangères...
- 3 Le chapitre le plus réussi du livre est probablement celui qui tente d'analyser la thèse de Benjamin sur le drame baroque allemand, le *Trauerspiel*, terme que l'auteur propose de traduire par « théâtre du deuil » ou plutôt « théâtre des lamentations » (de source hébraïque). On trouve chez Benjamin un mode de pensée allégorique, qui saisit des fragments du passé pour les réarranger dans une perspective rédemptrice. L'allégorie devient ici une forme esthétique de penser la religion, bref une esthétique religieuse qui, au contraire des formes conventionnelles, ne s'intéresse pas à « la Beauté du Seigneur », mais aux choses terrestres, matérielles, transitoires.
- 4 Bien plus discutable est le chapitre suivant, qui traite du célèbre article de Benjamin sur l'œuvre d'art (« à l'époque de la reproductibilité technique »). La tentative de l'auteur d'interpréter ce texte à la lumière de la Kabbale lurianique – que Benjamin ne connaissait que de deuxième main (par son ami G. Scholem) – est passablement tirée par les cheveux... L'auteur tente aussi, assez maladroitement, de construire une

analogie entre le cinéma et la religion en général, comme formes de « sélection et création », ou entre le cinéma et la Réforme luthérienne, comme façons de « rapprocher les masses » de l'objet de leur désir ; par contre, il ne semble pas donner beaucoup d'attention aux origines religieuses du concept d'*aura* chez Benjamin – que celui-ci rattache explicitement aux rituels cultiques ou magiques pré-modernes – ou au lien possible entre le « déclin de l'*aura* » et la sécularisation.

- 5 Le dernier chapitre s'éloigne beaucoup de Benjamin, pour discuter des thèses de Derrida, Kristeva, Lacan, etc. On y trouve cependant une affirmation forte qui touche juste au sujet d'un aspect central de la théologie benjaminienne : le Messie n'est pas une force qui vient d'un autre monde, mais de l'intérieur de ce monde-ci, c'est-à-dire la révolution. Plus problématique est l'affirmation que l'ère messianique est celle où advient « une communauté esthétique ». Ce que l'auteur entend par cela reste assez confus, et le principal exemple qu'il donne, pour conclure son livre, est pour le moins curieux : la « communauté esthétique » advient lorsque la mort cesse d'être une affaire strictement privée et intime : « la perception de la mort devient une activité publique et sert comme une source de communication, rassemblant ensemble la communauté ». Hélas, on pourrait citer beaucoup d'exemples, dans l'histoire du xx^e siècle, de la mort comme activité publique, sans que cela favorise l'essor de la « communauté esthétique ».